

EST & OUEST

BULLETIN BI-MENSUEL
D'ETUDES ET D'INFORMATIONS
POLITIQUES INTERNATIONALES

B.E.I.P.I.

REDACTION ET ADMINISTRATION
86, Bd HAUSSMANN — 75008 PARIS
Téléphone : EUROPE 47-08

Soljénitsyne et Lénine

LE nouveau livre de Soljénitsyne (*Lénine à Zürich*) se présente comme une suite de chapitres qui vont nourrir la grande fresque historique commencée sous le titre *Août 1914*. Bien que l'auteur définisse l'œuvre en cours comme un roman, il tient à en affirmer l'historicité en indiquant ses sources, d'ailleurs pas trop précises. Ce sont 4 vol. des *Œuvres de Lénine*; 8 documents allemands officiels (empruntés au livre de W. Hahlweg qui en reproduit 100); la biographie du social-démocrate russo-allemand Parvus, par Zeman et Scharlau (*The Merchant of Revolution*); et le livre, en partie médiocre, en partie trompeur, de N.F. Platten junior sur le voyage de son père avec Lénine à travers l'Allemagne en 1917. A peine faut-il mentionner le livre d'un certain Gautschi, tributaire des précédents et qui n'y ajoute que des interprétations malveillantes et des insinuations diffamatoires.

Soljénitsyne souligne expressément le caractère historique de son œuvre en remerciant les auteurs sus-nommés « d'avoir prêté une aussi indéfectible attention à des événements qui ont déterminé au XX^e siècle le cours de l'histoire tout en demeurant soigneusement cachés au regard des historiens et sur lesquels la direction prise par l'évolution de l'Occident risquait peu d'attirer l'attention ». Cette insistance sur l'historicité du récit et sur le rôle des historiens est une invite explicite à la critique historique de s'exercer, indépendamment de l'appréciation littéraire du texte romancé. Même sans cette invite, la critique historique eût été inévitable puisqu'il s'agit, dans *Lénine à Zürich*, d'un contemporain dont la stature domine notre époque, tant par son influence de son vivant que par les conséquences interminables de ses actes, non seulement en Russie mais dans le monde.

Soljénitsyne se trompe en parlant d'événements « soigneusement cachés » et ayant peu « attiré l'attention ». Sur le séjour de Lénine en Suisse précédant sa traversée de l'Allemagne en guerre, et sur ses rapports avec les autorités allemandes, il existe depuis plus d'un demi-siècle une énorme littérature d'historiens et de mémorialistes, sans parler des politiciens et des journalistes. Dès l'année 1917, des torrents de « révélations », de dénonciations et d'accusations ont fait passer Lénine pour un agent du Kaiser, un envoyé de Ludendorff, un espion allemand, un vendu à l'ennemi, rentré en Russie dans un wagon « plombé » pour trahir son pays au bénéfice de l'impérialisme germanique. Il y a de nombreuses variantes : tantôt c'est le train entier qui était plombé (en anglais : *sealed*), tantôt le train était blindé, et même une version importante, moins répandue mais très importante par son origine, est celle d'un « wagon-salon » (voir plus loin). Les chiffres relatifs à l'or allemand oscillent du simple au décuple. La bibliographie de ce thème est déjà si considérable qu'on doit se borner à y faire allusion, à moins d'écrire un autre livre.

Même après plus d'un demi-siècle, de nouveaux apports enrichissent sans cesse ladite bibliographie, déjà pléthorique. Dans *Encounter* (mars 1974), une des meilleures revues anglaises, Joel Carmichael reprend à son compte toutes les erreurs et inexactitudes de ses prédécesseurs, en y ajoutant les siennes propres (*German money and Bolshevik honour*); il va jusqu'à y mêler Trotski, lequel était complètement étranger à cette affaire. Dans le *Novy Journal* (n° 115, de 1974), Roman Goul paraphrase tout ce qu'ont dit avant lui Melgounov, David Shub, Kerenski, George Katkov et autres léninophobes respectables,

mais non infaillibles, et que la passion ne rend pas lucides. Inutile d'insister sur l'abondante contribution des journaux et revues russes de l'émigration dans ce domaine de l'information et des commentaires. Contrairement à ce que dit Soljénitsyne, donc, rien n'a été « soigneusement caché », tout a été fait pour « attirer l'attention ».

C'est au point que l'expression « wagon plombé » est entrée depuis longtemps dans le langage courant appliqué à ce sujet toujours brûlant. Churchill l'emploie dans ses Mémoires, et même Trotski dans les siennes (avec des guillemets). Récemment, la Télévision française annonçait à son programme : « départ du wagon blindé de Lénine » (*Figaro*, du 7 avril 1973). Plus récemment encore, la *Pensée russe*, hebdomadaire paraissant à Paris, évoquait le « plombirovannyi wagon » dans un compte-rendu élogieux du livre de Soljénitsyne (16 octobre 1975). Et dans ce même livre, précisément, on peut lire que Lénine, à certain moment, rêvait d'obtenir un wagon *scellé* pour se rendre en Russie en passant par la France et l'Angleterre (p. 212 en russe ; le traducteur français écrit *plombé*). On ne sait pourquoi « plombé » a pris un sens particulier, péjoratif, diamétralement contraire au sens réel (voir plus loin).

D'une façon originale, Soljénitsyne vient donc ajouter sa contribution à une série déjà longue d'ouvrages plus ou moins historiques, plus ou moins tendancieux, souvent contradictoires et dont les hypothèses ou les interprétations ne tiennent jamais lieu de preuves. Certes, il ne souscrit nullement à tout ce qu'ont affirmé avant lui les auteurs déjà nommés. S'il le faisait, il ne serait pas Soljénitsyne. Mais ses allusions et suggestions, parfois des sous-entendus, le rattachent à la série précédente, peut-être à son insu, et l'on ne saurait l'apprécier en faisant abstraction de tout le contexte si largement répandu. En outre, les références données à l'appui de son récit pour en établir l'historicité, bien que rebattues, impressionnent le lecteur non-averti, donc presque tout le monde, comme le prouve, par exemple, le compte-rendu (2 janvier 1976) du *Bulletin de Paris* qui loue chaudement ce « portrait historique nourri d'une documentation immense, rigoureuse, implacable ». De cette documentation, donc, il faudra examiner ce qu'elle vaut.

Les mérites de Soljénitsyne sont exceptionnels et éclatants, son témoignage sur le régime soviétique est inoubliable, son talent littéraire a conquis d'emblée l'admiration de tout Russe cultivé, et il a fait entendre par-dessus les frontières le cri mémorable de la conscience d'un grand peuple odieusement torturé, martyrisé : « Ne pas vivre dans le mensonge ». On lui doit la vérité, à lui aussi, en

hommage à sa personne et à son œuvre.
Amicus Plato, sed magis amica veritas.

Les références à quelques formules ou expressions de Lénine n'ont pas la valeur probante que croit Soljénitsyne. Dans les 55 volumes des *Œuvres complètes* (mais encore incomplètes) de Lénine, on trouve de tout, et le contraire de tout. Riazanov disait à l'auteur du présent article, en 1926 : « Emile Pouget a compilé jadis une brochure intitulée *Variations guesdistes*. On pourrait de nos jours en composer une avec des variations léninistes ». Le philosophe russe G.S. Pomerants écrit, dans une lettre reproduite par le *Politicheskii Dnevnik* (t. 2, Amsterdam 1975) : « L'essence de la question n'est pas dans la source de la citation, mais dans l'état de la conscience qui choisit la citation. On peut tirer de l'Evangile une citation pour justifier l'Inquisition. On peut tirer de Lénine une citation pour justifier une guerre antisoviétique ». Cette juste remarque s'applique aussi à Lénine à Zürich. Dans un livre de 1925 bourré de citations de Lénine, intitulé *Le léninisme*, Zinoviev a tenté d'embarrasser Staline. Celui-ci, avec l'aide de Boukharine, a répliqué par un paquet d'autres citations du même. Ni les unes ni les autres n'ont convaincu personne. Les idolâtres du léninisme célèbrent le culte de leur idole à grand renfort de citations : ce ne sont pas les mêmes que celles de Soljénitsyne.

Il y a citations et citations : c'est affaire de temps, de lieux et de circonstances. Aussi, de la conscience du citeur, comme dit Pomerants. Lénine a commis un contre-sens flagrant en citant un mot de Marx sur la religion « opium du peuple ». Car, dans les années 40 du siècle dernier, l'opium était apprécié comme une médication bienfaisante. Marx, évoquant la misère humaine, a coulé sa pensée dans le moule d'une phrase de Balzac : « La loterie était l'opium de la misère », c'est-à-dire une drogue calmante. Jaurès exprimait à sa façon la même idée en parlant de la religion comme étant « la vieille chanson qui berçait la misère humaine ». Lénine a interprété l'opium de Marx en tant que drogue nocive. Presque personne n'avait lu le mot sur « l'opium du peuple » dans la *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, et surtout personne ne lui avait prêté une attention particulière. Le contre-sens de Lénine a fait le tour du monde et tous les perroquets le répètent. Autre exemple : Lénine cite Marx pour justifier le régime soviétique identifié à la « dictature du prolétariat », alors que Marx entendait par cette expression une « hégémonie politique » résultant du « suffrage universel » ; ce qui n'a rien de commun avec le monopole d'un parti, l'omnipotence d'une « oligarchie » (Lénine *dixit*), un

Guépéou inquisitorial et un Archipel du Goulag.

Pendant l'affaire Dreyfus, un malin quel que peu instruit a justifié la condamnation d'un innocent en citant une phrase de Goethe détachée du contexte, et maintes fois répétée par la suite : « Je préfère l'injustice au désordre ». Autrement dit, tant pis pour l'innocent, pourvu que l'ordre établi ne soit pas mis en cause. Mais si l'on retrouve la fameuse phrase dans la *Campagne de France*, elle dit exactement le contraire de la version qui a fait fortune : il s'agissait d'un pillard que la foule aurait lynché, à Mayence, si Goethe ne s'était interposé, estimant que mieux valait épargner un coupable que tolérer un déni de justice, le lynchage. Bel exemple de citation à contresens, qui a besoin d'un éclairage.

Lénine a vitupéré ses plus proches camarades, mais il fait aussi parfois leur éloge. Il a préconisé la démocratie et ensuite aboli toute démocratie. Il a prôné l'Assemblée constituante et l'a dissoute sans merci. Il a été contre les Soviets, puis pour les Soviets, puis encore contre les Soviets, et enfin pour les Soviets, mais en les dénaturant pour les domestiquer. Il s'était engagé à mener une guerre révolutionnaire contre l'Allemagne à défaut d'obtenir une paix juste et démocratique, mais il a dû signer et justifier une « paix infâme ». Il avait promis la « concurrence pacifique des partis au sein des Soviets » et il a supprimé tous les partis, même le sien (qui n'a de parti que le nom). Ayant théorisé l'extinction de l'Etat, la suppression de la police, de l'armée, de la bureaucratie, il a réalisé l'Etat militaropolicier et bureaucratique le plus monstrueux que connaisse l'histoire. Tout cela, Soljénitsyne le sait, mais il se réfère à 4 volumes d'un ensemble qui en comprend 55, et cela dissuade d'opposer des citations aux siennes, de le suivre pas à pas, et là encore d'écrire un autre livre.

Des réflexions générales sur l'art ou la façon de citer ne nous éloignent pas de Lénine à Zurich. Elles s'imposent de préférence à une discussion minutieuse des multiples emprunts et allusions aux textes de Lénine que notre romancier a certainement lus la plume à la main, prélevant çà et là un mot, un bout de phrase, une épithète, un trait caractéristique. Car il suffit d'une ligne pour accréditer une erreur, et il faut parfois une page ou plusieurs pour rétablir la vérité. Une réfutation détaillée risquerait de paraître fastidieuse au lecteur peu enclin à la léninologie et, finalement, lassante. Plus important est d'examiner les grandes lignes du récit qui veut évoquer les circonstances historiques où se situent les *dramatis personae*.

Une observation s'impose dès l'abord, si surprenante qu'elle paraisse, à savoir que Soljénitsyne est victime de l'historiographie communiste, tendancieuse et le plus souvent trompeuse, dont il s'est alimenté, sans doute en consultant le copieux appareil de gloses qui accompagne les œuvres de Lénine. (Les Encyclopédies soviétiques donnent les mêmes versions fausses, provenant de la même source « idéologique »). C'est particulièrement visible à propos de la conférence de Zimmerwald où, selon le romancier, « la gauche zimmerwaldienne était née en tant que mouvement international, et Lénine, cessant d'être un quelconque sectaire russe, en devenait le chef », ajoutant que la « gloire » de cette conférence « en revint à Grimm », auquel il en attribue la convocation. Tout cela est inexact. L'initiative, en réalité, appartient au Parti socialiste italien et aux démarches préalables de son missionnaire O. Morgari à Paris et à Londres, ainsi qu'en Suisse.

Certes, en raison de la position géographique et de la neutralité de son pays, R. Grimm a exercé une grande activité pacifiste, avec l'aide efficace d'Angelica Balabanova qui représentait auprès de lui le socialisme italien et avait l'avantage de parler cinq ou six langues. Avant une réunion internationale de femmes socialistes à Berne, en avril 1915, suivie d'une conférence pacifiste de la jeunesse, dans lesquelles Lénine introduisit ses porte-parole pour y faire entendre sa note discordante que personne n'écoula au dehors, un colloque italo-suisse avait eu lieu à Lugano, prélude à Zimmerwald. Le travail ultérieur de Grimm s'accomplit sous l'égide constante et avec la collaboration permanente des Italiens, que Soljénitsyne semble ignorer.

Notre romancier aurait dû lire le petit livre très sincère et très véridique d'Angelica Balabanova : *Iz litchnykh vospominani Tsimmerwaldtsa* (Léningrad, 1925) pour avoir une idée juste de la Conférence et se convaincre que la « gauche zimmerwaldienne » n'a eu longtemps aucune importance. (Et ce livre de l'ancienne secrétaire de l'Internationale communiste a paru en 1925, alors que le culte de la personnalité de Lénine était déjà en plein essor, quoique pas encore aussi pervers et mensonger qu'il allait le devenir). Personne à l'époque n'accordait d'intérêt à ladite « gauche », passée inaperçue avant la révolution russe. Elle n'existe que dans les éditions du Gosizdat. Les quelques suiveurs de Lénine ne représentaient qu'eux-mêmes, lors des conférences de Zimmerwald et de Kienthal. En France notamment, on crut même comprendre que Lénine était une sorte de tolstoïen hostile à toute guerre par principe (cf. de Lénine : *Lettre ouverte à B. Souvarine*). Quand on sut qu'il préconisait la guerre civile, alors que les zimmerwaldiens dans leur ensemble militaient

pour la paix, non pour la guerre, civile ou autre, on le tint pour un utopiste ou un irresponsable, à part une poignée de ses partisans. Inutile de dire que la « gauche » n'eut aucune influence sur les événements en cours.

Le récit de Balabanova relatif à la conférence de Kienthal achèverait d'éclairer Soljénitsyne. L'auteur loue (p. 80) la participation de Natanson, Martov, Lapinski, Radek, sans même faire allusion à Lénine. Elle mentionne ce nom trois pages plus loin, comme si elle s'était ravisée, à moins que les éditeurs ne l'aient rappelée à l'ordre. Cela ne ressemble pas aux versions léninistes élaborées par la suite. Ce fut la rencontre franco-allemande, suivie d'une déclaration commune, à Zimmerwald, qui conféra un semblant de valeur historique à la conférence. Trotski fut le principal rédacteur de la proclamation finale. La « gauche » était quantité négligeable et n'eut de poids qu'après la prise du pouvoir par les bolchéviks à Pétrograd.

Non moins contraires à la vérité historique sont les diverses évocations et allusions de Soljénitsyne à la révolution de 1905. Sous l'influence du *Merchant of Revolution*, notre romancier fait de Parvus le « Père de la première révolution », et il lui prête des propos insensés, par exemple sur l'argent japonais prétendument reçu par les bolchéviks et qui aurait suscité en outre la révolte des marins du cuirassé *Potiomkine*. Il faudrait des pages et des pages pour relever les affirmations avancées à la légère et surtout pour leur opposer une relation exacte des faits. (Par exemple, le Japon a pu financer des allogènes séparatistes et il a aidé des socialistes-révolutionnaires à publier un journal, *Volia*, à Nagasaki. Cela n'a rien à voir avec Lénine et cela ne se laisse pas traiter sérieusement en quelques lignes). Une réfutation en bonne et due forme impliquerait la critique du livre de Zeman et Scharlau, source principale du chapitre où le pseudo-père de la première révolution se permet des élucubrations à dormir debout. Dans le dernier *Contrat social* (vol. XII, n° 4, Paris 1968), nous avons analysé le recueil de documents allemands édité par Zeman et la biographie de Parvus, du même Zeman en collaboration avec Scharlau (*The Merchant of Revolution*) : cette recension a exigé quatorze pages in-quarto, où tout n'est pas dit, et il ne saurait être question de recommencer. On doit se borner à rétablir la vérité sur certains points essentiels.

Les deux auteurs auxquels se fie Soljénitsyne n'ont pas su éviter l'écueil habituel des biographes qui font de leur personnage le centre de l'histoire de son temps, et ils ont exagéré outre mesure en érigeant Parvus en figure principale de la révolution de 1905. Comme première biographie du théoricien de

la « révolution permanente » associé à Trotski pendant plusieurs années, leur ouvrage est digne d'intérêt en tant qu'il s'appuie sur des données documentaires certaines, mais propre à égarer le lecteur peu averti en tant qu'il comble les lacunes documentaires par des suppositions tendancieuses et des insinuations malveillantes, surtout à l'égard de Lénine. La réalité fut tout autre que la biographie du *Merchant* et que la fiction romancée de *Lénine à Zürich* le laissent entendre.

Phénomène grandiose et spontané, aux péripéties multiples et tragiques, la révolution de 1905 s'étendit à tout l'Empire pendant plus d'une année, alors que le soviét de Pétersbourg eut une importance régionale et éphémère, non pas celle que lui a conférée rétrospectivement le soviét de Pétrograd en 1917. Il a duré une cinquantaine de jours environ. Son président fut un socialiste sans étiquette, Nosar, alias Khroustalev, qui fut arrêté en décembre ; une *troïka* quasi-anonyme lui succéda, dont Trotski s'avéra le plus actif, et ne vécut guère qu'une semaine. Parvus ne fut nullement en vedette, il s'affirma surtout comme publiciste, collaborant ainsi que Trotski, avec talent, à la *Rouskaïa Gazeta* et au *Natchalo menchévik*. Il a notamment écrit le « Manifeste financier » du Soviet, qui fit du bruit à l'époque, bientôt oublié. Il a préfacé une brochure de Trotski éditée à Genève : combien d'exemplaires sont-ils parvenus en Russie et qui les a lus, personne ne peut le dire. Elle a servi de thème de discussion sur la « révolution permanente » entre social-démocrates férus de théorie, dans les années suivantes, sans exercer la moindre influence sur le mouvement réel. (Soljénitsyne en résume très bien la thèse en six lignes). Trotski mentionne Parvus une seule fois dans son livre sur 1905, écrit alors que les deux hommes étaient très proches et solidaires.

S. Witte remarqua plus tard : « Quant au soviét des ouvriers, je ne lui attribuais pas tellement d'importance. Et il ne le méritait pas ». Opinion discutable, mais non négligeable, assez significative. Mais en 1917, le prestige de Trotski fut tel que son éclat se transmit, rétrospectif, sur le soviét éphémère de 1905 dont la littérature communiste ranima le souvenir avec de la surenchère. Dix ans plus tard, Trotski tombé en disgrâce, cette littérature tourna court et il ne fut plus question du Trotski de 1905, sauf pour le diframer, encore moins de Parvus toujours passé sous silence, et qui n'a ressuscité que dans les livres de Zeman et Scharlau, puis de Soljénitsyne. Il est vrai que la mise au jour d'archives allemandes a fourni de quoi gloser sur ce personnage hors série. Encore faut-il savoir les lire.

Il y a documents et documents. Le recueil de Zeman *Germany and the Revolution in Russia* (London, 1958) en reproduit 136, tirés des archives allemandes. W. Hahlweg, nous l'avons dit, n'en donne que 100, et Soljénitsyne se contente de 8. Mais ceux de la Wilhelmstrasse ne sont pas les seuls. Nous avons d'autre part les lettres *privées* de Lénine à sa famille, à Chliapnikov, à Kollontaï, à Inessa Armand, à Ganetski, à Boukharine, à Gorki, à Radek et autres. Elles sont révélatrices quant à la situation matérielle de Lénine jusqu'à son départ de Suisse (les citer exigerait plusieurs pages) : elles prouvent qu'il est très démuné de ressources depuis l'interruption des relations postales avec la Russie ; qu'il cherche du travail rémunéré pour lui et pour sa femme ; qu'il s'effraie de la hausse des prix, etc. Donc toute accusation ou insinuation relatives à l'or allemand est pure calomnie, au moins jusqu'à avril 1917. Sur ce thème, Soljénitsyne est irréprochable, il constate la pauvreté du couple Oulianov, le parcimonie de Lénine qui par économie n'achète pas les journaux (il les lit à la bibliothèque publique), etc. Mais le roman prend mauvaise tournure à partir du chapitre 47 où, au cours d'entretiens imaginaires et invraisemblables, Lénine ayant repoussé plusieurs fois toute offre d'argent de Parvus dit à celui-ci : « Prenez » Ganetski, son camarade socialiste polonais. Invraisemblance particulièrement criante, qui n'annonce rien de bon dans les chapitres à venir.

Ganetski n'a rien alors d'un petit garçon (il a 35 ans), ni d'un subordonné, il est indépendant, Lénine n'a pas d'ordres à lui donner, Parvus et lui se connaissent de longue date. De même quant à Boukharine à propos de qui Soljénitsyne écrit : « Lénine interdit à Boukharine... ainsi qu'à Chliapnikov... ». Tout cela est inexact. Lénine ne peut pas interdire à Boukharine, ni à Chliapnikov. Il leur déconseille d'avoir des rapports avec Parvus, ce qui est normal de la part d'un aîné, d'un « vieux », il n'interdit pas. Lénine en Suisse inspireur d'un « tout petit groupuscule nommé Parti », Soljénitsyne *dixit*, n'est pas encore Lénine au Kremlin.

D'ailleurs notre auteur ne cesse de se tromper sur les rapports de Lénine avec ses partisans. Ganetski n'est pas un intime, Lénine lui écrit en 1913 : « Estimé camarade », formule toute conventionnelle. En 1914 : « Cher ami », car il le connaît mieux et ils échangent de menus services. Tandis qu'il écrit à Kamenev : « Cher Lev Borissovitch » ; et à Safarov : « Cher Georges », parce que ce dernier est un jeune. De même il n'est pas vrai que Lénine tutoyât Zinoviev. Hors de sa famille, Lénine ne tutoyait personne, sauf parfois Inessa. Dans sa jeunesse, il avait

tutoyé Martov et Krijanovski, mais c'était du passé. Il tutoie une fois Lazzari, parce qu'il répond à une lettre de tutoiement à l'italienne. A part cela, il garde ses distances.

Revenons aux documents allemands. G. Katkov, le premier, a fait état de celui qu'il croyait décisif, bien à tort, mais dont les léninophobes à courte vue ont tiré grand parti : un télégramme de von Kühlmann à destination du Kaiser, daté du 3 décembre 1917, donc un mois *après* le coup d'Octobre, et où le ministre des Affaires étrangères s'attribue le mérite d'avoir aidé financièrement les séparatistes (allogènes) et les bolchéviks « par divers canaux et sous des étiquettes variées » (donc sous camouflages et à l'insu des bénéficiaires ?), expliquant ainsi la grande diffusion de la *Pravda*. Ce rapport tardif est typique du haut dignitaire qui, après coup, se vante sans preuve d'avoir eu part aux événements, sachant que le souverain ne peut rien vérifier ; mais il se trahit en avançant un détail qui discrédite son histoire, relatif à la *Pravda*. Ce journal paraissait depuis 1912 sans aucune aide extérieure, sous divers titres, selon les saisies, par intermittences, et son succès énorme en 1917 tenait à sa propagande effrénée en faveur d'une paix immédiate. L'argent n'a rien à y voir.

Kühlmann peut dire n'importe quoi. Nous avons réfuté son « document » dans le *Contrat social* dès janvier 1958, peu après sa publication, sans savoir que Sir Lewis Namier tenait Kühlmann pour un « menteur » (*Avenues of History*, London 1952), mais en jugeant son télégramme comme une évidente façon de se faire valoir sans risque de contradiction. Un autre message du même figure dans le recueil, en date du 29 septembre 1917, contenant deux lignes plus vagues sur le « mouvement bolchévik », plus précises et plausibles sur les séparatistes de Finlande et d'Ukraine. Le « menteur » n'ose pas prononcer le nom de Lénine.

★★

Ce nom figure 46 fois dans le recueil Zeman (cf. l'Index), et n'indique pas une seule fois un versement d'argent. Lénine est invisible et présent, beaucoup de gens s'intéressent à lui, mais il n'y peut rien et n'en a cure. D'autres que Lénine touchent de « l'or allemand » (en réalité des marks-papier), mais qu'en font-ils ? Le premier bénéficiaire des fonds secrets est Parvus, qui méritera une attention spéciale (voir plus loin). Le second est un Estonien nationaliste, ex-social-démocrate, inconnu jusqu'alors, nommé Kes-küla, dont von Romberg, ministre allemand à Berne, dit que cet astucieux personnage « a réussi à découvrir » le programme de Lénine en cas de révolution, mais qu'il faut

le tenir très secret pour ne pas le priver « de toute sa valeur » (rapport du 30 septembre 1915).

Pour apprécier comme il convient le savoir et l'intelligence du diplomate allemand, ainsi que le toupet de l'Estonien, il suffit de noter que ce fameux programme avait paru dans le n° 33 du *Social-Démocrate* (1^{er} novembre 1914), complété dans le n° 47 du même journal (13 octobre 1915), en vente au prix de 10 centimes. Les dates ne sont pas décisives, car ces textes avaient été d'abord imprimés en feuilles volantes. On a peine à compter l'argent reçu par Kesküla en récompense de ses services, d'après les documents publiés : il est question de 60.000 marks, puis de 70.000, puis de versements mensuels. Toujours est-il qu'un investissement de 10 centimes a rapporté un joli dividende au débrouillard estonien qui, d'ailleurs, a pu économiser les 10 centimes, les tracts étant distribués gratis.

Soit dit en passant, le rapport Romberg stipule, point 5 du « programme », la renonciation de l'Allemagne à toute annexion et à toute indemnité de guerre (preuve évidente de connivence avec l'impérialisme allemand)... Mais il y a mieux encore : pour corser le « programme », Kesküla a ajouté de son cru un projet léninien d'envahir l'Inde avec une armée russe. Cette invention idiote ne met pas la puce à l'oreille de Romberg ; ni du Chancelier, destinataire du rapport ; ni des léninophobes, empressés à en faire état ; ni de Soljénitsyne. On a bien lu : « invasion de l'Inde par les troupes russes » (point 7). N'est-ce pas l'occasion de citer le *Credo quia absurdum* ? On rougirait d'argumenter.

Kesküla a vu Lénine une fois en 1914, affirme-t-il, ce qui est dénué de signification puisque Lénine, propagandiste actif, a vu beaucoup de gens sans importance. En Suède le *busybody* estonien (pas d'équivalent en français, *mouche du coche* n'impliquant pas de fourberie ; en russe, quelque chose comme *khlopoutoun*) se fait rabrouer par Boukharine qu'il a essayé en vain d'approcher ; néanmoins, de celui-ci, il réédite une brochure (qui l'a lue ?) à l'insu de son auteur qui n'en peut mais, pour se donner un semblant d'utilité. Il tente aussi, sans succès, de compromettre Chliapnikov, qui écrira dans *A la veille de 1917* (Moscou, 1923) :

« Un Estonien nommé Kesküla, qui me présenta des lettres de recommandation du groupe social-démocrate estonien de Suisse, m'offrit... des fonds, des armes, etc... Toujours sur mes gardes, je fis une enquête qui permit d'établir que j'avais affaire à des agents déguisés du militarisme allemand et je repoussai leur offre. J'avais d'ailleurs pour règle de refuser catégoriquement toute proposition tant soit peu suspecte ». Et

Chliapnikov rappelle « l'instruction formelle » donnée par lui au groupe bolchévique de Stockholm » de n'accepter d'argent de qui que ce fût, sauf du Parti socialiste suédois ». Sur les calomnies relatives à la question d'argent, il écrit : « Comme tout se faisait alors par mon entremise ou avec ma participation directe, ces calomnies visaient principalement ma personnalité et me produisaient une impression extrêmement pénible... ». Il donne quelques chiffres quant aux finances du Parti, bien modestes. A retenir que toute référence à « l'or allemand » met nécessairement en cause Chliapnikov, homme intègre et insoupçonnable. (Cf. *Bulletin communiste*, Paris, 1924, n° 7 et 9).

On retrouve ce Kesküla dans le livre bizarre, à lire avec précaution mais à utiliser en connaissance de cause, de Michael Futrell : *Northern Underground* (London, 1963), contenant du vrai et du faux que l'on ne saurait démêler en quelques lignes. L'auteur rapporte de Kesküla ces paroles : « Lénine était mon protégé... C'est moi qui ai lancé Lénine... ». De telles sottises donnent une idée suffisante du charlatan estonien qui, de plus, se flatte d'avoir remboursé à la Wilhelmstrasse les 300.000 marks qu'il en avait reçus pendant la guerre, mais en 1923, « temps caractérisé par une inflation astronomique » remarque Futrell (en effet, le ticket d'autobus coûtait alors un million de marks...). C'est trop parlé de ce singulier protecteur de Lénine, mais le cas qu'en fait Soljénitsyne en est la cause. Et pour la même raison, on doit s'arrêter un moment devant un autre *busybody*, nommé Tsvine.

Car le seul document allemand que mentionne Soljénitsyne sur sa liste et qui présente autre chose que de vagues généralités impersonnelles est un message de Romberg au Chancelier du Reich, ayant trait à un socialiste-révolutionnaire russe qui reçoit de l'argent allemand, nommé Tsvine (sobriquet : Weiss), qui n'a rien de commun avec Lénine. Il prétend connaître Tchernov et Bobrov (Natanson), leaders respectés du parti S.R., mais c'est lui qui le dit, et cela ne prouve rien. En tout cas, Lénine n'a rien à voir ici. Alors pourquoi Soljénitsyne publie-t-il ce document à l'appui d'un portrait de Lénine ? La seule explication plausible, c'est qu'il n'a rien d'autre pour prouver l'historicité de son récit. Il ne prouve que la pauvreté de sa documentation. (Les Allemands, déçus, ont fini par renoncer aux pseudo-services de ce Tsvine et de Kesküla ; et nous renonçons ici à accumuler dates et références, par souci d'abrégé).

Le recueil Hahlweg, comme celui de Zeman, montre que l'Allemagne a voulu susciter des troubles en Russie, comme elle a stimulé la révolte irlandaise, comme la France

a envoyé Marcel Cachin et Charles Dumas en Italie pour subventionner Mussolini ; elle a surtout essayé de favoriser le séparatisme des allogènes ; elle a certainement été grugée par toutes sortes de *busybodies*, de *khlopotouny*, d'intrigants, de roublards qui tournent autour des fonds secrets. En général, ce genre de subsides soustrait à tout contrôle est dévoré par les intermédiaires, par des parasites, il n'en parvient que très peu à destination, et cela ne compte pas dans la marche de l'histoire. Les documents allemands ne révèlent rien d'autre, rien qui contribuât à la biographie de Lénine. Ils sont analysés dans notre article du *Contrat social* mentionné plus haut, « L'or et le wagon », et y revenir nous éloignerait par trop du livre de Soljénitsyne.

★★

Lénine n'est pas un parangon de moralité. Il n'y prétendait pas, car pour lui, tout ce qui pouvait servir à la révolution était moral. Il disait à Riazanov qui nous a rapporté le mot : « Nous ne sommes pas candidats au prix Montyon ». Mais il était très attentif à ne pas se laisser déconsidérer aux yeux du peuple russe, qu'il aspirait à soulever contre l'ancien régime et à guider vers la révolution sociale et le communisme. En outre, il est à sa façon un homme à principes, un dogmatique tempéré de souplesse politique, mais aux idées bien arrêtées sur les gens et les choses. C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue si l'on s'intéresse à ses rapports avec l'Allemagne impérialiste, avec les « social-patriotes » ou « social-traîtres » et singulièrement avec Parvus.

Il est trop légitime de professer contre lui des griefs inexpiables, ne serait-ce que pour sa pseudo-dictature du prolétariat, ainsi dénommée par antiphrase, en réalité *sur* et *contre* le prolétariat comme *sur* et *contre* la société de son pays ; pour avoir forgé, puis confié à Staline un monstrueux appareil étatique de coercition sans précédent dans l'histoire. Soljénitsyne a rendu un service insigne à la Russie et à l'humanité en proclamant la vérité sur les responsabilités de Lénine. Ce n'est pas une raison pour raconter après cela des histoires qui n'ont rien de commun avec l'histoire sous le couvert d'un roman à prétentions historiques. Par exemple, à propos de Parvus.

Celui-ci, social-démocrate russo-germanique, intelligent, instruit, penseur original, écrivain marxiste de talent, n'avait nullement joué dans la révolution russe de 1905 le rôle majeur que Soljénitsyne lui prête (voir plus haut). Las de végéter à un rang secondaire dans la social-démocratie allemande où les

pontifes le tiennent en lisières, il part pour les Balkans où il se livre à des « affaires » très lucratives. Trotski l'ayant connu mieux que personne écrit dans *Ma Vie* : « ...Il y eut toujours en Parvus quelque chose d'extravagant et de peu sûr. Entre autres étrangetés, ce révolutionnaire était possédé par une idée tout à fait inattendue, celle de s'enrichir... Il rattachait même ce rêve à ce qu'il concevait de la révolution sociale... ». Car il rêvait d'un grand journal socialiste quotidien en trois langues, contrastant avec la morne presse social-démocrate banale, ce qui eût exigé beaucoup d'argent. Plus loin, Trotski raconte un épisode amusant pour montrer que Parvus, généreux et dépensier, « faisait toujours les choses largement ».

Dès que la guerre éclate en 1914, son parti est pris : il excècre le tsarisme par dessus tout et il voit dans la force allemande un moyen providentiel de le détruire. Et pour lui, l'Allemagne est le pays de la *kultur*. En mars 1915, il soumet au gouvernement allemand un mémorandum, exposé remarquable des faiblesses de l'Empire de Russie, qu'il propose d'attaquer à l'intérieur. De deux façons : en subventionnant le mouvement révolutionnaire et en finançant les tendances séparatistes des allogènes. Les gens de la Wilhelmstrasse, du gouvernement et de l'Etat-major, ignares en ces matières, se laissent convaincre, car les arguments de Parvus en imposent, mais il les trompe sans vergogne quant aux moyens à mettre en œuvre. D'abord il se fait fort de réunir les diverses organisations et fractions socialistes russes profondément divisées. Ensuite il prétend utiliser l'appareil clandestin des bolchéviks pour introduire la propagande subversive en Russie. Il faut beaucoup d'argent pour cela, dit-il, et il en obtient.

Or, unifier les groupes et sous-groupes socialistes disparates était une utopie absurde ou un mensonge patent : les uns et les autres avaient leurs raisons inébranlables de vivre séparément, surtout les bolchéviks. Lénine est un maniaque de la scission, tout le prouve, Soljénitsyne le sait et il l'écrit. Alors pourquoi fait-il semblant de l'oublier, prenant le charlatanisme de Parvus au sérieux ? Quant à l'organisation clandestine des bolchéviks, elle était alors réduite presque à zéro. On en a la preuve dans la correspondance de Lénine avec Chliapnikov et avec ses proches, que nous supposons connue (à moins d'allonger cet exposé outre mesure). Zinoviev le confirme dans son *Histoire du P.C. russe* : « La guerre amena la destruction presque complète du Parti (...) Le Parti était dispersé et écrasé ». Boukharine s'exprime dans le même sens, Molotov aussi, dans un entretien avec Djilas. Et toute subvention aurait dû passer par Chliapnikov ou sous son regard.

Soljénitsyne s'est donc laissé induire en erreur par Zeman et Scharlau qui ont utilisé sans discernement des « documents » qui ne documentent pas sur Lénine.

De document en document, on apprend que Parvus a annoncé imprudemment la révolution en Russie pour le 22 janvier 1916, qu'il prétend avoir envoyé 1 million de marks à Pétrograd (à qui ? par qui ? pour faire quoi ? Parvus peut raconter ce que bon lui semble, il n'y a nulle trace réelle de ses agissements). Rien ne s'est passé à Pétrograd à la date indiquée, mais l'année suivante, en mars, l'Empire des Tsars s'écroule à la surprise générale, sans que personne puisse en revendiquer le mérite. La guerre désespérément longue et l'incurie de la caste dirigeante ont seules mis fin à l'ancien régime. Certes un demi-siècle d'activités socialistes y sont bien pour quelque chose, indirectement, mais si quelqu'un a puissamment contribué à déconsidérer en Russie l'Armée, l'Eglise et l'Etat, c'est à coup sûr un certain Tolstoï. Toujours est-il que l'argent allemand n'a compté pour rien, Parvus encore moins. Et une ère nouvelle s'ouvre pour les Partis socialistes et pour les révolutionnaires professionnels.

★★

Quels furent les rapports de Lénine avec Parvus ? Dans une lettre à Riazanov, il écrit

le 9 janvier 1915 : « Nous n'avons pas vu Parvus ». A cette date, tout le monde ignore les contacts de Parvus avec certaines autorités allemandes. La même année, fin mai, Parvus aborde Lénine dans un restaurant à Berne, tous deux sortent pour causer, mais dès que Lénine subodore les vues de Parvus, il l'envoie au diable. C'est fini entre eux. Zeman et Scharlau se permettent d'affirmer qu'un entretien a eu lieu chez Lénine et donnent l'adresse, Distelweg. Pour leur malchance, les Oulianov avaient changé de domicile le 17 avril pour habiter Waldheimstrasse (cf. *V.I. Lénine, Chronique biographique*, t. 3, p. 333). Leur livre est plein d'erreurs et d'inexactitudes, d'allégations fausses, d'insinuations inacceptables. Notre article « L'or et le wagon » en relève bon nombre. Soljénitsyne n'a pas eu la main heureuse en recourant à une « source » aux eaux si impures.

Quand Parvus, peu après son avanie, publie sa revue *Die Glocke*, Lénine la qualifie de « cloaque de chauvinisme allemand, ...organe de renégats et de vils laquais », et traite Parvus en « aventurier tombé au plus bas... qui lèche les bottes d'Hindenburg... misérable poltron... incapable d'une pensée honnête » (*Œuvres complètes*, t. 27, p. 82). Par la suite, d'autres velléités de Parvus d'approcher Lénine ont été repoussées avec mépris. Après Octobre, quand Parvus pousse l'inconscience jusqu'à vouloir aller à Pétrograd, Lénine s'y op-

LE CENTRE D'ARCHIVES ET DE DOCUMENTATION

86, boulevard Haussmann — 75008 PARIS

L'Association d'Etudes et d'Informations Politiques Internationales ayant cessé ses activités, son bulletin EST & OUEST (ex-B.E.I.P.I.) qui paraît depuis 1949, est édité désormais par le Centre d'Archives et de Documentation Politiques et Sociales qui, déjà, l'accueillait dans ses locaux, 86, boulevard Haussmann, Paris (8^e), et lui prêtait son concours matériel pour l'édition de la revue.

C'est donc le Centre d'Archives et de Documentation Politiques et Sociales qui assure désormais la publication d'EST & OUEST. La rédaction demeure la même, l'orientation des études reste ce qu'elle est depuis vingt-cinq ans.

Conditions d'abonnement : 100 F. pour un an ; 130 F. pour les pays du Marché Commun ; 154 F. pour les pays étrangers. Supplément de 30 F. pour recevoir EST & OUEST par avion.

Versement au compte chèque postal du Centre d'Archives et de Documentation Politiques et Sociales : C.C.P. Paris 8477-17, ou règlement par chèque bancaire à l'ordre du Centre.

pose en disant : « La cause de la révolution ne doit pas être souillée avec des mains sales ». C'est donc avec stupeur qu'on lit dans *Lénine à Zürich* des conversations imaginaires où Lénine et Parvus tiennent des propos inimaginables. En plus, Soljénitsyne invente une visite chez Lénine d'un nommé Sklarz, alors que Lénine ne veut pas le voir : « User des services de gens ayant rapport avec le directeur de la *Cloche* (= Die Glocke), certes je ne le puis », écrit-il le 30 mars 1917 (cf. *Œuvres complètes*, t. 49, p. 418). Les droits du romancier ont des limites, que le respect de la vérité impose, surtout quand il s'agit de faits contemporains dont il reste des survivants ainsi qu'une documentation irrécusable.

S'il ne s'agit que d'un procédé littéraire, comme celui du monologue intérieur auquel Soljénitsyne a si souvent recours, encore faudrait-il que les interlocuteurs tinsent un langage acceptable. Parvus peut raconter des fables et des hâbleries à des dignitaires allemands, mais pas à Lénine, par exemple sur la révolution de 1905. Il ne peut pas se vanter, parlant à Lénine, d'avoir fomenté des grèves, fait sauter un cuirassé, ni parler d'argent japonais à tort et à travers. Quant à Lénine, il n'est pas d'humeur à écouter de telles sottises. Il a toujours été très avare de son temps, Kroupskaïa montait bonne garde à sa porte. Soljénitsyne lui-même écrit : « Une seule heure perdue rendait Lénine malade ». Ce Lénine n'aurait pas supporté de perdre une minute avec un charlatan qui parle de « faire la révolution » à prix d'or, qui se permet de dire : « Vous avez bien besoin de capitaux. Avec quoi vous emparerez-vous du pouvoir ? » Parvus finira par donner des signes de mégalomanie, mais en 1915, il n'est pas fou. Et Lénine n'est pas homme à s'adresser au « social-traître », qui le dégoûte, en l'appelant Israël Lazaritch.

Il semble que Soljénitsyne aussi ne doute pas que l'argent soit le nerf de la guerre, donc également de la guerre civile. Il devrait en croire plutôt Machiavel qui a écrit, dans son *Discours sur Tite Live* : « ...Rien n'est plus faux que cette commune opinion qui dit que l'argent est le nerf de la guerre... Ce n'est pas l'argent, mais les bons soldats qui sont le nerf de la guerre... Car l'or n'est pas suffisant pour trouver les bons soldats, mais les bons soldats sont bien suffisants pour trouver de l'or ». En effet, contre un Gouvernement provisoire privé de défenseurs, Lénine a pris le pouvoir avec les bons soldats qu'étaient ses révolutionnaires professionnels, ses gardes rouges et la garnison de Pétrograd qui, certes, n'avait pas lu *Matérialisme et Empiriocriticisme*, mais qui tout simplement ne voulait plus retourner au front. Et avec

ses bons soldats, Lénine a pu « trouver de l'or » dans les coffres de banques, dans les caisses publiques, etc., cependant que ses détracteurs en cherchent encore dans les « documents » qu'ils dénaturent pour leur faire dire ce qu'ils ne disent pas.

L'étude du professeur Alfred Erich Senn, dans *Soviet Studies* (vol. XXVIII, n° 1 de 1976) sur « Le mythe de l'argent allemand dans la première guerre mondiale » réfute avec pertinence les soupçons énoncés à la légère, les conclusions trop hâtives qui ont permis l'élaboration de ce « mythe » dont il passe en revue de nombreux auteurs ; et il démontre l'absence de preuves que révèle une analyse impartiale tant des « documents » que des commentaires. M. Senn rejoint par ses propres voies les raisonnements opposés par le professeur Alexander Dallin au rapport de G. Katkov lors d'une conférence tenue en 1967 et dont les actes sont publiés par Richard Pipes : *Revolutionary Russia* (Cambridge, Mass., 1968). Alexander Dallin a très bien remarqué que Parvus a dupé ses bailleurs de fonds, et que rien de sérieux ne dénote les effets de ses entreprises vantardes.

D'autre part, M. Senn a scruté les comptes bancaires de Parvus en Suisse et constaté qu'ils indiquent « plus de placements que de paiements » ; autrement dit, plus de recettes personnelles que de versements à des tiers... (autre article de M. Senn, cité plus loin). Il note en plus, en termes très modérés, « une forte tendance des écrivains occidentaux à exagérer les activités d'Helfand (Parvus) en Suisse de 1915 à 1917 ». C'est le moins qu'on puisse dire. Les analyses et observations des deux professeurs américains, dans le style *understatement* qui convient à leur milieu, vont dans le sens de nos propres articles sur ces matières, parus depuis dix-huit ans dans le *Contrat social* (« Un point d'histoire », vol. II, n° 1 ; « Autre point d'histoire », vol. II, n° 2 ; et « L'or et le wagon », vol. XII, n° 4). Renonçant à contester encore quantité d'autres points empruntés par Soljénitsyne à ses sources impures, par nécessité d'abréger, il est temps d'en venir au « wagon plombé », qui n'était pas plombé ; au « train blindé », qui n'était pas blindé ; au wagon-salon, qui n'a jamais existé ; à la traversée de l'Allemagne par « trois à quatre cents » Russes en route pour leur pays natal (document n° 19, dans Zeman), non par le seul et unique Lénine.

*
**

A en croire la plupart des polémistes léninophobes déjà mentionnés et ceux que signa-

le en notes M. Senn dans son papier sur le « mythe de l'argent allemand », sans parler d'innombrables journalistes, Lénine aurait été envoyé en Russie dans un wagon plombé, tantôt par le Kaiser, tantôt par Ludendorff, tantôt par Parvus. Il n'y a pas un mot de vrai là-dedans. Sitôt la révolution de Mars annoncée, Lénine multiplie les efforts pour se rapatrier en passant par la France et l'Angleterre. Et il n'est pas le seul. Les preuves à ce sujet ne laissent rien à désirer. Il refuse tout passage par l'Allemagne (télégrammes des 28 et 30 mars à Ganetski). Il adjure son correspondant à Stockholm de hâter toutes démarches à Pétrograd pour que le Soviet fasse pression à Paris et à Londres en faveur des candidats au voyage. C'est seulement en apprenant que Tchernov, débarqué en Angleterre avec des papiers en règle, a été refoulé en France qu'il comprend la nécessité de passer par l'Allemagne (lettre du 30 mars à Ganetski).

Or, dès le 19 mars, à Berne, lors d'une réunion de socialistes de nuances diverses, Martov, avait émis l'idée, admise à l'unanimité, de proposer à l'Allemagne un échange de Russes aspirant à rentrer chez eux contre autant d'Allemands et d'Autrichiens détenus en Russie. Cependant il était convenu d'attendre le consentement du Soviet de Pétrograd. A défaut de réponse, Lénine impatient hâta les démarches par l'intermédiaire de Grimm, puis de Platten, formula les conditions justifiant le voyage et les voyageurs : exterritorialité, admission de tous les partants sans distinction d'opinions politiques, sans examen des pièces d'identité ni des bagages, etc. Un message du capitaine Hülsen à la Wilhelmstrasse, daté du 30 mars, stipule qu'il s'agit du transport de « 300 à 400 » Russes environ, et « de tous les partis » (document sus-mentionné dans Zeman). Il n'y eut aucun accord secret avec Berlin.

Plus résolu et plus pressé que d'autres qui attendent encore l'approbation du Soviet, Lénine partit avec un premier groupe de 32 personnes (19 bolchéviks, 6 bundistes, 3 menchéviks-internationalistes et des enfants). Le train n'était pas blindé, le wagon n'était pas plombé, c'étaient un train banal et un modeste wagon de 2^e et 3^e classes. Les militaires allemands, stupides en politique, craignant que des individus dangereux ne s'évadent en route, multiplièrent les précautions, firent verrouiller trois portes pour mieux surveiller la quatrième, seule issue. Les voyageurs refusèrent tout contact en cours de route avec les sociaux-démocrates allemands ; seul Platten, convoyeur, assurait la liaison avec les autorités, en tant que Suisse et neutre. Tout s'est passé sans Parvus, même si celui-ci, de son côté, a fait la mouche du coche.

Quelque trois semaines après, las d'attendre un écho inaudible du Soviet, un deuxième départ eut lieu, à l'exemple du groupe précédent, cette fois d'environ 280 personnes comprenant notamment Martov, Riazanov, Bobrov, Lounatcharski, Angelica Balabanova. Celle-ci souligne l'initiative de Martov et elle écrit, dans *My life as a Rebel* (New York 1932) : « L'arrangement n'impliquait aucune compromission ni faveur de la part d'aucun gouvernement... Les trains que nous devions prendre pour traverser l'Allemagne n'étaient pas plombés (*sealed*), comme une stupide légende l'affirme, mais il ne nous était pas permis d'en sortir et nous nous engageons à ne pas tenter de parler aux Allemands lors des arrêts aux stations ». Un troisième convoi allait suivre avec des « rentrants » de Bulgarie et d'Autriche. (Maints détails supplémentaires, précisions, références irréfutables sont dans nos articles précités).

Quiconque, mal informé jusqu'à présent, veut savoir la vérité sur cette affaire, devrait lire « New documents on Lenin's departure from Switzerland, 1917 » dans *International Review et Social History*, d'Amsterdam (vol. XIX, 1974), présentés et commentés par M. Senn avec toute la compétence désirable. On a là 14 documents, dont 9 en russe et 5 en allemand. Soljénitsyne aurait intérêt à les lire. Il y verrait que le Kaiser, Ludendorff et Parvus n'ont pas pris part au remue-ménage, à l'effervescence de toute la colonie russe en Suisse autour de ce rapatriement, où rien n'a été caché ni confidentiel. Quelques points secondaires restent troubles, mais est-ce étonnant dans cette agitation désordonnée où tant de *busybodies* se mêlent de ce qui ne les regarde pas ? Soljénitsyne comprendrait combien il a été mal inspiré en se fiant à Zeman et Scharlau qui écrivent n'importe quoi et son contraire.

En effet, ils voient d'emblée en Parvus (p. 3) un personnage historique plus éminent que Guillaume II, Ludendorff et Hindenburg (c'est du délire) ; ils traitent le *Nache Slovo*, journal parisien de Trotski et Martov, de feuille défaitiste (c'est un mensonge) ; ils racontent que Lénine regardait Parvus comme un rival à la tête de la révolution (c'est une absurdité). Ils abondent en insinuations gratuites, en suppositions fausses, en hypothèses vaines, en contre-vérités choquantes. D'autre part, ils écrivent (p. 181) : « Les groupes bolchéviks en Russie ne prenaient aucune part aux agissements de Parvus. Leur coopération dépendait du consentement de Lénine, qui ne l'a jamais donné ». Et ils se réfèrent aux dénégations de Chliapnikov : « Impossible de les mettre en doute ». C'est à n'y plus rien comprendre : Lénine aurait

donc gardé l'argent par devers lui ? Pour en faire quoi ? Comme on dit en russe : *Kouram na smekh* (c'est à faire rire des poules). Et comment apprécier le livre de Soljénitsyne sans prêter quelque attention à ses sources ?

Loin d'être « soigneusement cachés au regard des historiens », selon Soljénitsyne, les « événements » qu'il évoque n'ont que trop « attiré l'attention » d'historiographes sans scrupules dont M. Senn mentionne un bon nombre dans son article sur « le mythe de l'argent allemand ». L'article récent d'*Encounter* mérite une mention spéciale, car l'auteur fait mine d'ignorer que 300 à 400 personnes ont accompli le même trajet que le premier groupe de rapatriés, dans les mêmes conditions, et ne craint pas de répéter que Lénine ayant « accepté un train plombé » (pour lui tout seul), il va de soi qu'il a dû accepter l'argent allemand. Déduction éblouissante d'une prémisse lumineuse. Et que faisait Lénine solitaire dans son train personnel, passant d'un wagon à l'autre, les poches bourrées de marks dont « les groupes bolchéviks en Russie » ne feront nul usage, avouent Zeman et Scharlau ? Mystère. Le même auteur révèle que l'Allemagne a financé les bolchéviks jusqu'à la débâcle de son front occidental, c'est-à-dire jusqu'à novembre 1918. Donc pendant la première année du régime soviétique, alors que les communistes avaient nationalisé les banques, saisi les caisses publiques, confisqué une masse de biens privés, mis la main sur la Monnaie. Et alors que le traité de Brest-Litovsk stipulait le versement par la Russie d'une indemnité de guerre qui sera fixée à 300 millions de roubles-or. Tant d'incohérence défie le commentateur.

Et puisque le papier supporte tout, voici qu'une autre revue anglaise sérieuse, *Survey*, dans son dernier numéro imprimé en même temps que *Lénine à Zürich* (vol. 21, n° 4), publie un article de David Anin où l'on peut lire : « Selon Bourtsev, déjà deux ans avant la guerre (en mai 1912), Lénine a négocié avec les Allemands et leur a promis qu'en cas de guerre il organiserait une agitation défaitiste en Russie. Bourtsev assure que Lénine a eu des pourparlers similaires avec les Polonais et d'autres nations ». Et à la fin : « Un autre secret bolchévik, l'histoire du financement de Lénine par l'Allemagne, a été élucidé à l'aide de preuves documentaires ». Et voilà pourquoi votre fille est muette. On se demande ce que Parvus est venu faire à Berlin en 1915 alors que tout était décidé trois ans d'avance...

★★

Soljénitsyne n'a évidemment pas lu les articles d'*Encounter* et de *Survey*, ni les textes des professeurs Senn et Dallin, ni ceux du *Contrat social*. Mais ils alimentent une controverse historique qui dure depuis plus d'un demi-siècle et que *Lénine à Zürich* ranime et prolonge à sa manière. Le romancier y a puisé dans ses sources en partie douteuses, en partie frelatées, de quoi faire un portrait trop peu ressemblant de Lénine. Il prête à celui-ci, entre autres cogitations bizarres, celle d'un wagon plombé qui le mènerait en Russie en passant par la France et l'Angleterre. Cela signifie que la légende du wagon plombé n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd et donne à penser qu'il en sera question dans un chapitre à venir. Cependant, même en rêve imaginaire, Lénine doit savoir qu'un wagon ne se déplace pas sans locomotive et que les deux ne sauraient se mouvoir à travers l'Europe sans synchronisation avec la circulation ferroviaire. Pourquoi prêter à Lénine de tels phantasmes sinon pour accréditer ce qui va suivre, même si le wagon légendaire nous réserve des surprises dans un « nœud » original ?

Soljénitsyne sait et dit que l'initiative du voyage à titre d'échange revient à Martov, pas à Parvus, encore moins à Ludendorff ou au Kaiser, mais il en tire un effet sarcastique, de même qu'il interprète à rebours toutes les précautions et garanties convenues pour sauvegarder la dignité des voyageurs. On peut détester Lénine, mais est-ce une raison pour manquer à la vérité ? Par exemple à propos de la clause d'exterritorialité exigée par Lénine, juriste méticuleux ?

L'exterritorialité est une fiction juridique en vertu de laquelle les bénéficiaires sont censés résider dans leur propre pays. « Immunité de droit public qui exempte certaines personnes du pouvoir de juridiction de l'Etat sur le territoire duquel elles se trouvent » (Larousse). Ainsi nos 300 à 400 voyageurs n'ont pas mis le pied sur le sol allemand. Si leurs wagons avaient été plombés, cela eût seulement souligné, tout à leur honneur, leur absence d'Allemagne, bien loin de motiver contre eux un grief valable. L'usage obsessionnel du mot « plombé » à contresens péjoratif est donc ridicule. Un écrivain de l'envergure de Soljénitsyne ne devrait pas verser dans ce travers.

Il ne devrait pas non plus interpréter à rebours les diverses exigences formulées par Lénine dans l'intérêt de tous les exilés ayant hâte de terminer leur exil. Ni suggérer sans raison que les *mejraïontsy* (socialistes non-bolchéviks et non-menchéviks), eux aussi, étaient soudoyés par l'Allemagne. Ni multiplier à tout instant des allusions accusatrices sans fondement que l'on renonce à réfu-

ter pour ne pas donner à ce compte-rendu l'ampleur d'une thèse de doctorat. A certaines pages, tout serait à contredire ligne à ligne, pour le désarroi du lecteur. Tâche ingrate en vérité quand on respecte à la mesure de ses immenses mérites l'auteur admirable de la *Demeure de Matriona*, du *Matérialisme dialectique* et de *l'Archipel du Goulag*.

Lénine n'avait pas mal raisonné en posant les conditions propres à innocenter les voyageurs, qui furent reçus à Pétrograd en grande pompe par les représentants (menchéviks) du Soviet et par une foule enthousiaste (mobilisée par Chliapnikov et par ses camarades à la faveur de l'ivresse révolutionnaire). Les nouveaux arrivés n'eurent pas de peine à se justifier devant l'opinion publique et devant leurs adversaires de bonne foi : les textes probants sont là, ainsi que les témoignages (celui de Soukhanov, entre autres). Le journal de Milioukov, la *Rietch*, salua leur retour en ces termes : « Un chef socialiste aussi universellement connu que Lénine doit entrer dans l'arène et nous ne pouvons que saluer son arrivée en Russie, quelle que soit notre opinion sur ses doctrines politiques ». Milioukov aurait-il, lui aussi, touché de l'argent de Parvus ?

C'en est assez du wagon plombé, qui n'était pas plombé ; du train blindé, qui n'était pas blindé ; il reste à faire justice du « wagon-salon », bien que Soljénitsyne n'en parle pas, mais il fait indissolublement partie de la légende que *Lénine à Zürich* ravive et prolonge, et dont il illustre d'une certaine façon la valeur.

Nombre d'hommes politiques ont reproché à Kérénski de n'avoir pas pris de mesures répressives appropriées contre les « vendus » au Kaiser. A quoi il répondit n'avoir d'abord pas cru aux accusations en leur temps, mais en reconnaissait le bien-fondé à la suite d'une conversation révélatrice, mais tardive, avec Edouard Bernstein, leader respectable et respecté de la social-démocratie allemande. Ce dernier, en effet, a publié en 1921 dans le *Vorwärts* deux articles (cités dans le livre de David Shub sur Lénine) où il révèle que « Lénine et ses camarades » ont reçu « plus de 50 millions de marks-or ». Et, d'autre part, que l'Etat-Major allemand leur a fourni un « wagon-salon plombé » (ce que cite David Shub dans son écrit : *Parvus, Lénine et Guillaume II*). Inutile d'insister sur ce wagon-salon plombé fantôme, mais il prouve quelque chose d'essentiel, à savoir que Bernstein, avec tout le respect qu'on lui doit, n'a fait que répéter des ragots de politiciens et de fonctionnaires désinvoltes, ce qui discrédite totalement son témoignage. Quant aux 50 millions de marks-or, ils sont niés même par Zeman et Scharlau, qui estiment (p. 231) que « 30 millions seraient

plus près de la vérité », les deux chiffres étant aussi fantaisistes l'un que l'autre et ne correspondant absolument pas aux documents sélectionnés par Hahlweg et par Zeman, aucun n'ayant trait à Lénine. De plus, les auteurs du *Merchant* ajoutent que « le seul homme pleinement informé était le ministre Diego von Bergen », dont ils ne peuvent citer une seule ligne.

Dès les premières pages de *Lénine à Zürich*, on a l'impression que Soljénitsyne, dans l'ambiance de la ville où il séjourne, s'est exalté à l'idée d'évoquer la présence de Lénine en ce lieu, et qu'il prête sa propre exaltation au personnage principal, lequel ne la partage pas. A tout propos et hors de propos, même au sujet de détails infimes, Lénine apparaît comme éprouvant, selon l'expression du père Hugo, « une tempête sous un crâne ». Cela se traduit de surcroît par une pluie de points d'exclamation. Le livre en fourmille. Mais on ne reconnaît pas là Lénine et sa maîtrise de soi. D'ailleurs Soljénitsyne remarque incidemment : « En apparence, Lénine était maître de sa tête, de sa volonté... ». Pourquoi en apparence ? Il a toujours su faire face froidement à l'adversité. Quant à la fin du roman, elle est plus que déconcertante, contraire à toute fiction historique possible.

C'est à la veille du fameux voyage. Radek dit à Lénine : « En somme, Vladimir Ilitch, dans six mois, nous serons ou ministres, ou pendus ». Or Radek, sujet autrichien, n'a ni passeport ni visa pour entrer en Russie, où la frontière est bien gardée, même par des officiers français et anglais en tant qu'Alliés ; il ne pourra se rendre à Pétrograd qu'après la révolution d'Octobre, ce que personne n'a pu prévoir en avril. Quant à Lénine, il n'aurait pu concevoir ni admettre la moindre perspective de ce genre. Il pensait comme Martov et les menchéviks que la révolution en cours est une révolution bourgeoise, contrairement à Trotski et à la théorie de la « révolution permanente ». Il propose le mot d'ordre : « tout le pouvoir aux soviets », donc aux socialistes-révolutionnaires et aux menchéviks qui forment l'immense majorité. C'est à la mi-juin qu'il va poser pour la première fois la candidature théorique de son parti au pouvoir, et c'est en septembre qu'il jugera opportun de la réaliser en pratique. En avril et en cours de route, il s'attend à être emprisonné en arrivant à la frontière ou à Pétrograd. Le dialogue final entre Lénine et Radek est donc dénué de la moindre consistance historique, voire même romanesque.

L'impératif catégorique de la dimension impose d'écourter ce compte-rendu en renonçant à contester d'autres erreurs, empruntées aux maigres sources mises à contribution par le rescapé du Goulag ; à utiliser le livre, si intéressant mais critiquable à divers égards de Futrell, dédié à la mémoire de Chliapnikov et de Ganetski ; à citer la résolution du Comité central du Parti annulant le mandat de Ganetski comme son représentant à Stockholm, à cause non pas de suspicion politique, mais du côté « affaires » de sa réputation, ainsi que la réaction de Lénine en réplique ; enfin, à faire état de la lettre secrète adressée par Lénine au Comité central recommandant la prudence à observer quant aux propositions de Karl Moor, un Suisse suspect, lettre qui à elle seule fait justice de tous les « documents » genre Kühlmann et consorts. Il y a en outre nombre d'erreurs de détail dans les notices biographiques, dues sans doute à trop de hâte dans la rédaction. Nous en ferons grâce aux lecteurs, mais l'intérêt que Soljénitsyne porte à Chliapnikov nous paraît mériter qu'on s'y arrête un moment.

Le récent recueil soviétique *Lénine et la Vé-Tché-Ka* (Moscou, 1975) donne 1943 comme date mortuaire de Chliapnikov, ce qui sous-entend une très longue détention épuisante. Elisabeth Lermolo, dans *Face of a Victim* (New York, 1955), dit qu'il a été son voisin de cellule à l'isolateur de Vekhne-Oural'sk, sans indiquer de date. D'après sa narration, Chliapnikov « était si faible qu'il pouvait à peine se soulever de son bat-flanc. En outre, devenu presque complètement sourd, il me fut impossible de causer avec lui. Il ne resta pas longtemps. Il mourut en silence, semble-t-il sans souffrir. Simplement il se raidit, se refroidit et cessa de respirer. Son voisin de l'autre côté, Krylenko, annonça la mort de Chliapnikov aux occupants de la cellule, ajoutant amèrement : « Quelle fin ignominieuse d'un homme aussi éminent ! ». Est-ce la vérité ? Il y a beaucoup d'inexactitudes dans ce livre, peut-être parce que l'auteur rapporte des rumeurs de prison, invérifiables. Quel intérêt aurait-elle à fabuler sur cette mort poignante ? Alexandra Tolstoï, qui a préfacé le livre, pourrait essayer d'en savoir davantage, si possible.

Tout au long de *Lénine à Zürich*, on y discerne comme l'amorce de certains thèmes qui, peut-on croire, seront développés dans les « nœuds » et chapitres ultérieurs. La tentation est grande d'en discuter, mais la nécessité est plus impérative de se limiter à un seul, chargé

de sens : celui qui attribue à Lénine « un petit quart de sang russe », pas même un quart, mais un petit quart. Ce thème du sang et de la race nous rappelle quelque chose. D'autres allusions du récit indiquent l'importance que Soljénitsyne lui accorde. Il s'agit évidemment d'expliquer la pensée et l'action de Lénine par l'hérédité sanguine, les gènes et les chromosomes transmis par des parents et grands-parents issus de Kalmouks, d'Allemands, de Juifs et aussi de Russes, sans oublier la Suédoise épousée par l'arrière-grand-père maternel.

Depuis que Marietta Chaguinian, historio-graphue de la famille Oulianov, a découvert une preuve tangible, échappée par miracle aux investigations minutieuses du Guépéou, de l'ascendance juive de la mère de Lénine, cette tâche indélébile rigoureusement dissimulée par ordre du Politbureau stalino-aryen a fait jaser sous cape les Moscovites indociles. *Horresco referens...* Mais d'aucuns prennent la chose très au sérieux. Tandis que des ignorants et des sceptiques aimeraient savoir par quel phénomène physiologique Alexandre Oulianov, frère de Lénine, également pourvu du même petit quart de sang russe, s'est avéré d'un comportement doux et délicat, même avec des adversaires, par contraste avec la rudesse cassante de Vladimir (comme l'atteste Pierre Struve, d'après Tougan-Baranovski). Et si l'on y comprend quelque chose, quand Lénine préconise le droit des allogènes à se séparer de la Russie, c'est le sang étranger qui parle, mais quand il envoie l'Armée rouge soumettre l'Ukraine, la Transcaucasie et le Turkestan, c'est le petit quart de sang russe qui opère ? Il se pose alors quantité de questions troublantes, incitant à réviser bien des tables de valeurs, dans l'ordre de la politique, de l'histoire et de la culture, mais selon quels critères ? (Nous prenons et allons prendre à regret la notion de « sang » au sens où l'entend Soljénitsyne).

En effet, comment mesurer la part de sang russe, germanique, lithuanien et balte dans la dynastie des Romanov ? Que dire de Pouchkine, descendant d'un nègre d'Abyssinie, et de Lermontov, d'origine écossaise (Learmonth) comme aussi Barclay de Tolly ? Karamzine n'était-il pas de souche tatare ? De même les frères Aksakov, fervents slavophiles. Herzen est de mère allemande. Les Bakounine viennent de Hongrie. Dahl, à qui les Russes cultivés doivent leur *Dictionnaire raisonné de la langue grand-russe vivante*, est un Danois. Baudoin de Courtenay, qui a révisé cet ouvrage essentiel, porte un nom bien français. Également Petitpas, maître de la chorégraphie à Pétersbourg, arrivé en droite ligne de Marseille. Serge Witte est d'origine hollandaise. Pierre Struve, petit-fils du célèbre astronome, né au Schleswig, est d'ascendance baltique. Koroïenko, de mère polonaise et de père demi-polonais, n'a lui aussi qu'un quart de sang

russe. Beau sujet de dissertation universitaire. Cependant, autant que sache un profane, la classification des sangs humains, en biologie et pathologie, ne se fait pas suivant des critères de race ou de nationalité ?

Détail comique, à rendre Soljénitsyne perplexe : un ami de Parvus, le socialiste Konrad Haenisch, classé social-chauvin et social-traître par Lénine, a pris la défense de son ami attaqué par Maximilien Harden, en disant notamment que Parvus n'est pas un petit-bourgeois, mais « un vrai fils de la Russie... dans les veines de qui coule une remarquable mixture de sang juif, russe et tatar ». Voici donc Parvus surclassant Lénine avec un bon tiers de sang russe contre le petit quart imparti aux fils et aux filles Oulianov. Il y a de plus en plus de quoi faire rire des poules. Et quand on pense que Soljénitsyne a été communiste, avant de cesser de l'être, c'est à se demander s'il n'a pas subi une transfusion du sang (et en ce cas, quels groupe sanguin et facteur rhésus ?). Soljénitsyne en a trop dit ou pas assez : il devrait nous expliquer, entre autres, pourquoi et comment Plékhanov, « le père du marxisme russe » selon le cliché bien connu, s'est trouvé « social-patriote » en 1914 contre Lénine le « défaitiste ». En attendant la réponse à cette question irrévérencieuse, il sera permis de tenir Lénine pour un Russe authentiquement russe, dans la lignée terroriste de Tchernychevski, de Zaïtchnevski, de Tkatchev et de Netchaïev, ce que dissimule mal en son langage un vernis de terminologie marxiste.

Une autre question se pose, presque angoissante pour qui se préoccupe profondément de la proportion de sang non-russe qui coule dans ses propres artères. Elle concerne notamment les originaires de contrées habitées jadis par des peuples venus d'Asie avant la formation de la Principauté kiévienne et de l'Etat

moscovite. Lesdites contrées incluent l'immense zone des steppes d'Ukraine, voie des grandes invasions avec ce qu'elles comportent de croisements et de mélanges somatiques, lesquels ne justifient que trop l'axiome des généticiens sérieux : « Tout individu appartient à plusieurs races » ; Soljénitsyne doit le connaître.

Après avoir nomadisé autour de la Caspienne, les Khazares d'extraction turque, cousins des Bulgares, se fixèrent entre la basse Volga et le Dniepr, entre le Donetz et le Caucase, occupèrent la steppe riveraine de la mer Noire et la Crimée, créant un vaste Kaganat, une sorte d'empire qui fut l'allié de Byzance contre les Arabes. Au VIII^e siècle, le Khaqan (ou Kagan), sa famille et la haute société khazare se convertirent au judaïsme. Léon IV, empereur d'Orient, était un Khazare. Constantin Porphyrogénète nous apprend que les lettres de la chancellerie impériale du Bosphore au souverain khazare portaient un sceau d'or plus important que pour le Pape ou pour le successeur de Charlemagne, signe de prestige. Cet empire s'écroula au X^e siècle, sous les coups des Slaves. De ses débris survécurent les Karaïtes de Crimée et les Juifs de sang turc originaires de la Russie méridionale.

Les Khazares n'ont pas laissé d'archives et les données de leur histoire sont rares et dispersées, mais les plus récents travaux d'Artamonov, de Goumilev, de Dunlop ont fait beaucoup progresser nos connaissances. Supposons que, par impossible, des archéologues avisés découvrent des traces de sang turco-khazare, fût-ce un petit quart, chez des natifs de Kislovodsk ou de Rostov sur le Don ? Cela ne nous empêcherait nullement d'exprimer à l'auteur de *l'Archipel du Goulag* et de *Ne pas vivre dans le mensonge* notre admiration et notre reconnaissance. Mais pas pour Lénine à Zürich.

B. SOUVARINE.

Post-scriptum

Il était impossible d'analyser et commenter Lénine à Zürich sans examiner les sources où Soljénitsyne a puisé pour écrire son roman historique, plus exactement à intentions historiques. De même, il est difficile de passer outre aux indications de thèmes, si brèves soient-elles, mais suggestives, qui préludent aux pages à venir dans la suite de l'œuvre en cours. Ce qui explique la longueur insolite du compte-rendu, malgré les renoncements qu'il comporte, et la tentation d'y ajouter ce post-scriptum, puisque la place disponible dans ce bulletin s'y prête. Et Tolstoï a dit : « Le

difficile n'est pas d'écrire ; le difficile est de ne pas écrire ». Bien entendu, pas à tout propos ni hors de propos.

Sur le voyage parfaitement licite des « 300 à 400 » rapatriés à travers l'Allemagne, on dispose en plus des données fournies ci-dessus, en plus de la documentation variée incluse dans les *Recueils Lénine* et les *Œuvres complètes* du même (notes et annexes), des *Souvenirs* de Kroupskaïa sur Lénine et de la relation de Fritz Platten. En outre, le socialiste géorgien Michel Tskhakaïa, un des 32, a laissé son témoignage sur les vaines ten-

tatives des social-démocrates allemands de prendre contact avec les voyageurs. On le trouve dans des recueils consacrés à la mémoire de Lénine.

Sur les activités commerciales, donc financières, de Ganetski, Kozlovski et autres socialistes russes et polonais dans la Baltique, leurs affaires fructueuses entre les pays scandinaves et Pétrograd (plus ou moins licites, confinant parfois au marché noir, trichant avec les douanes), l'enquête menée par Michael Futrell (cf. son livre) est pleinement convaincante. Un trafic intense se livrait en mer Baltique pour déjouer le blocus exercé par l'Allemagne. L'entreprise d'export-import de Ganetski et Cie permettait d'introduire sans licence en Russie, où le besoin s'en faisait fortement sentir, quantité d'objets médicaux, accessoires hygiéniques, thermomètres, seringues hypodermiques, contraceptifs (*sic*), gadgets en caoutchouc (*re-sic*), etc., de grande valeur marchande sous un faible volume. Il est évident que les transferts de fonds entre Stockholm et Pétrograd, dont on a les traces télégraphiques en clair, sont des virements relatifs au *business*, sans rien de commun avec les combinaisons politiques de Parvus (la modestie des chiffres suffirait à révéler qu'il ne s'agit pas des millions de la Wilhelmstrasse). Ganetski et ses amis ont quelque peu aidé le Parti sur leurs ressources personnelles en tant que militants temporairement dans l'aisance, cela ne recèle aucun mystère.

Les autobiographies de Chliapnikov, de Radek, de Ganetski et autres *dramatis personae*, publiées dans le *Dictionnaire Encyclopédique Granat*, et qui n'ont pas été écrites pour les besoins de cette cause, contribuent indirectement à établir la vérité sur les rela-

EST et OUEST

Abonnement annuel : 100 F.

est édité par

Le Centre d'Archives et de Documentation
86, boulevard Haussmann - Paris 8^e
C.C.P. PARIS 8477-17

qui publie également :

* *Les Etudes sociales et syndicales*
bulletin mensuel (16 à 32 pages)

(Abonnement annuel : 46 F. ; 18 F. pour
les organisations et les militants syndicaux)
C.C.P. Paris 81.86.34

* *Les Informations politiques et sociales*
édition hebdomadaire

(L'abonnement : 120 F., C.C.P. Paris 8477-17,
donne droit de reproduire les articles et
échos contenus dans la feuille).

* *Les Informations politiques et sociales*
édition mensuelle

(Les problèmes du Tiers-Monde).

Abonnement d'un an : 33 F.

tions de Parvus avec le bureau des bolchéviks à Stockholm. La femme de Radek et celle de Ganetski tapaient elles-mêmes à la machine et tiraient à l'hectographe, puis expédiaient le bulletin d'information dudit bureau. A quoi servaient donc les millions de Parvus ? Où sont passés les fonds que von Kühlman se flatte d'avoir transmis aux bolchéviks « par divers canaux et sous des étiquettes variées » ?

Il faut souhaiter que Soljénitsyne s'abstienne d'avoir recours aux longtemps fameux 70 « documents » Creel-Sisson, publiés en 1918 aux Etats-Unis sur l'avis d'experts illettrés en la matière, et en France sous le titre : *Le complot germano-bolchéviste* (Paris, 1920). Nous les avons dénoncés comme faux durant un demi-siècle ; Thomas G. Masaryk en a également montré la fausseté en leur temps (cité dans notre livre sur Staline, p. 157, Paris, 1935). Et George Kennan en a fait justice définitivement dans son étude magistrale parue en 1956 (*The Sisson documents*, in « Journal of Modern History », vol. XXXVIII, Chicago, 1956).

Et que Soljénitsyne se garde d'utiliser les écrits de Grégoire Alexinski, ex-bolchévik de gauche passé au service de la Sigouranza roumaine et auteur d'un livre sur *Les amours secrètes de Lénine* (Paris, 1937), en collaboration avec un écrivain français dont la bonne foi a été surprise. Faussaire habile, Alexinski avait imité l'écriture de Lénine pour écrire des lettres à une fictive « madame de K... » et tenté de les vendre à Columbia University. A son grand dam, B. Nicolaievski fut consulté comme compétence et les déclara fausses. Le livre fut un *flop*, mais l'exemple suscita de nombreux imitateurs, dont nous avons réglé le compte dans l'article : *Faux et faussaires*, du « Contrat Social » (vol. XII, n° 4, décembre 1968). Malgré cela, beaucoup de « soviétologues » s'en rapportent à de tels experts.

★★

Il serait souhaitable aussi que Soljénitsyne évitât de recourir aux 29 télégrammes publiés dans le livre du colonel B. Nikitine : *Rokovye gody* (« Les années fatales », Paris, 1937) et qui, eux, ne sont pas des faux, mais n'ont trait qu'à des relations anodines ou à des transactions *business*. Interceptés par un officier d'espionnage français, Pierre Laurent, qui les remit au colonel Nikitine, ces textes furent rendus publics par le Gouvernement provisoire. Exemple du caractère suspect de ces documents sensationnels : Kollontai demande à Lénine quelle longueur peuvent avoir ses dépêches à la *Pravda*. B. Nikitine commente avec méfiance et perspicacité : « étrange demande... ». Le reste à l'avenant. Destinataire de

plusieurs télégrammes, une certaine Eugénie Sumenson représentait à Pétrograd la firme Nestlé, ainsi que la société Fabian Kingsland, accointée avec une maison d'exportation dirigée par Ganctski. Nikitine voit en elle une demi-mondaine, suspicion gratuite d'un spécialiste mal-intentionné de l'espionnage : on voit mal une entreprise suisse aussi importante que Nestlé confiant ses intérêts à une demi-mondaine. « Il est possible qu'Eugénie Sumenson ait été violée, battue, pour consentir des aveux, si aveux il y eut », écrit Futrell. Nous n'avons souvenir d'aucun aveu. En tout cas, la modicité relative des sommes qui figurent ouvertement dans les télégrammes, comparée aux millions de Parvus, justifie la version des trafics commerciaux que confirme de son côté Chliapnikov.

Soljénitsyne n'a aucune raison valable d'incriminer aussi les menchéviks et les *mejr-raïontsy* qui eurent la chance de trouver un emploi et un salaire à l'Institut pour l'étude des conséquences de la guerre, fondé à Copenhague par Parvus, quelles que fussent les arrière-pensées de ce dernier ; Zourabov, Perazitch, Groman, Tchoudnovski, Ouritski et autres étaient alors des militants sincères et dévoués à leur cause, quoi qu'on puisse penser de leur orientation politique. Soljénitsyne a récemment adressé à ses « chers compatriotes » en exil un appel pour qu'ils le documentent sur les événements de 1917. Comment pourra-t-il passer au crible les témoignages des rares survivants ? Il aurait avantage, en attendant, de lire Soukhanov, observateur impartial et attentif des deux révolutions de 1917 dans la capitale. Il y verrait que Lénine n'avait pas tort d'affirmer que les « masses », voulant la paix et la terre, étaient bien plus « à gauche » que les bolchéviks, qu'il a été vraiment débordé sur sa gauche en juillet par les marins de Cronstadt et les ouvriers de chez Poutilov, étant entendu que cela ne vaut que pour Pétrograd, mais là s'est jouée en Octobre la partie décisive. Et toute velléité d'explication par l'argent allemand, à la réflexion, apparaîtra puérile et dérisoire à Soljénitsyne, dont la sincérité n'est pas douteuse.

Il devrait enfin prendre connaissance du *Journal de Russie, 1916-1918*, de Pierre Pascal, préfacé par Jean Laloy (Lausanne, 1975). Ce sont les notes prises sur le vif et les remarques faites au jour le jour à Pétrograd et en province par le lieutenant français en mission, catholique fervent, amoureux de la Russie et

du peuple russe, de la langue et de la culture russes, transcrites après plus d'un demi-siècle. Il consigne le 20 juillet 1917 : « On a accusé Kozlovski d'avoir un dépôt de 2 millions. Il a dit : allez-y voir, et il s'est trouvé quelques dizaines de milliers de francs ». Il écrit le 7 novembre : « M. Poutilov me disait qu'il avait voté pour les bolchéviks ». Et le 3 octobre 1918 : « Troubetskoï, le monarchiste, est bolchévik... Merejkovski est bolchévik ». Non pas que ces personnalités fussent soupçonnables d'endoctrinement par Lénine, mais elles traduisaient le sentiment de la nation excédée par la guerre sans espoir et un chaos sans perspective. Lénine n'avait pas créé cet état de choses ; il a su le mettre à profit pour ses desseins fanatiques.

Et Milioukov avait proclamé la nécessité de poursuivre la guerre jusqu'à la conquête de Constantinople. Et le Gouvernement provisoire, en vertu de traités secrets, jurait solidarité avec les Alliés jusqu'à la victoire finale. Il ajournait *sine die* les décisions que les soldats et les paysans attendaient avec une impatience croissante. Le Tsar et le Gouvernement provisoire ont succombé pour la même raison, leur fidélité aux alliances. Eussent-ils, comme le maréchal Pétain en 1940, fait part aux Alliés de la nécessité absolue de les libérer des obligations de l'alliance, l'histoire eût pris tout autre tournure. Que vient faire un infime Parvus dans les cataclysmes historiques de 1917 ?

Pierre Pascal, l'auteur d'*Avvakum et les débuts du Raskol*, le traducteur de Dostoïevski et de la version vieux-russe de Flavius Josèphe sur *La prise de Jérusalem*, le maître des études russes à notre Ecole des langues orientales et à la Sorbonne, a encore écrit dans la *Révolution prolétarienne* (novembre 1967) une étude pertinente : « Octobre et Février ne sont qu'une Révolution ». Il montre, il prouve que les décrets de Lénine, au lendemain du coup de force d'Octobre, répondaient aux aspirations non-satisfaites du peuple qui avait spontanément accompli la révolution de Février-Mars. Cela n'excuse pas le despotisme oriental et totalitaire instauré par la suite, l'esclavage et l'Archipel du Goulag. En résumé, écrit Pierre Pascal, témoin exceptionnel de la tourmente révolutionnaire, Octobre a été un moment de vérité, accueilli avec joie, non sans raison, par le peuple et par les poètes, par Alexandre Blok, par Serge Essénine, par André Biély. Et Pierre Pascal conclut : « Car ni dans le peuple, ni chez les poètes, ni dans les décrets d'Octobre, il n'y avait trace de marxisme » — au sens où l'entend Soljénitsyne.

B. S.

Le prochain numéro d'EST ET OUEST
paraîtra le MARDI 20 AVRIL 1976